

Un livre de découverte AB

RETOUR À L'ENFANCE

VOL 2

BUFFY REESE
CHARLOTTE DOLLY
ROSALIE BENT
SALLYANNE CASTLETON
ANTHEA MACBRIDE

Retour à l'enfance Vol. 2

par

Buffy Reese

Charlotte Dolly

Rosalie Bent

Sallyanne Castleton

Anthea MacBride

Première publication : 2026 Copyright © AB Discovery
Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite,
stockée dans un système de recherche documentaire,
transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque
moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie,
enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite
préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou
décédée, ou avec des événements réels est une
coïncidence.

Retour à l'enfance Vol. 2

Titre : Retour à l'enfance, tome 2

Auteure : Rosalie Bent

Rédacteur en chef : Michael Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

CONTENU

Retour à l'enfance Vol. 2	2
La chambre d'Anne vide.....	11
Chapitre 1 : Le banc	12
Chapitre deux : Le jeune homme	17
Chapitre trois : Bonjour.....	23
Chapitre quatre : Quelques mots de plus	29
Chapitre cinq : Le thé	37
Chapitre six : Ce qu'il porte.....	47
Chapitre sept : L'autre pièce	56
Chapitre huit : La porte	64
Chapitre neuf : La question.....	73
Chapitre dix : Emménager.....	83
Chapitre onze : Douze mois	93
Chapitre douze : Le parc à nouveau.....	105
Le bébé éternel	116
Chapitre un — La chambre d'enfant tranquille	117
Chapitre deux — Sentiments mitigés	120
Chapitre trois — Le magasin spécialisé.....	124
Chapitre quatre — La rencontre inattendue.....	129
Chapitre cinq — Engagement provisoire	132
Chapitre six — Dîner avec la communauté.....	136
Chapitre sept — Simon rencontre ses pairs.....	140
Chapitre huit — L'école aux petites fenêtres	144

Retour à l'enfance Vol. 2

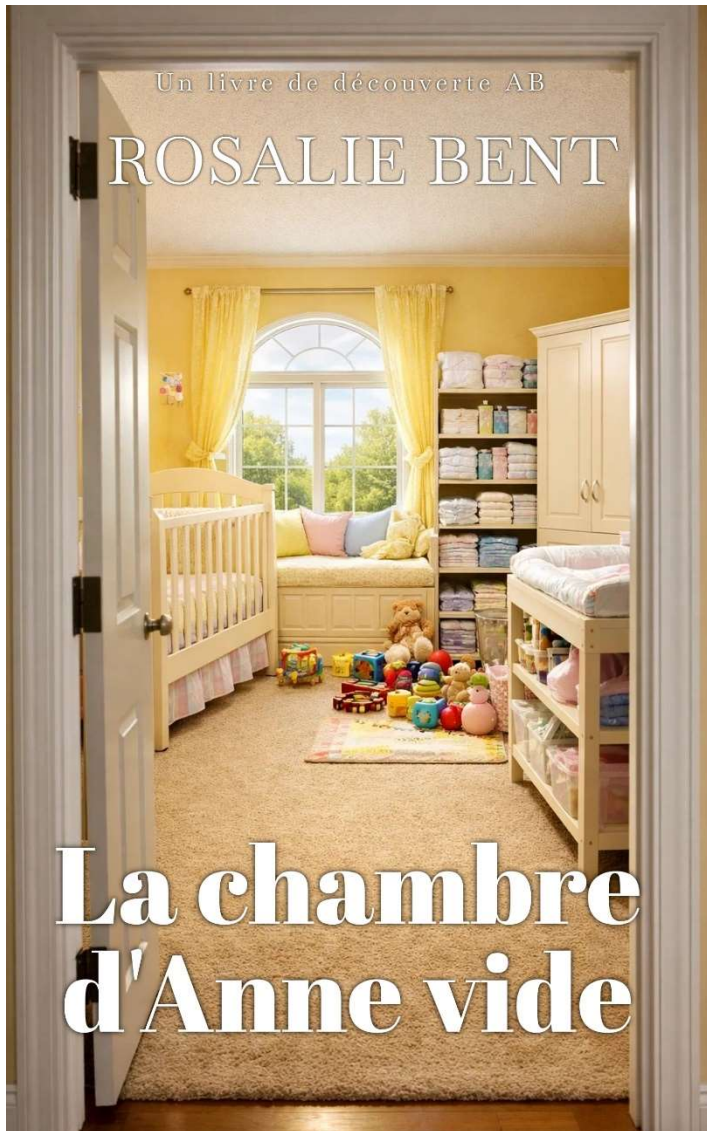
Chapitre neuf — La première visite à l'école aux petites fenêtres.....	148
Une crèche au-delà de la maison	153
Chapitre 1 – Une crèche hors du domicile	154
Chapitre deux – La nouvelle crèche.....	156
Chapitre trois – La première nuit de Sonya.....	159
Chapitre quatre – Le premier matin d'un bébé.....	162
Chapitre cinq – L'heure du jeu et les nouveaux amis	165
Chapitre six – Un bébé à l'école	168
Chapitre sept – Aventures de l'après-midi et l'heure du coucher	171
Chapitre huit – Le rôle particulier de Sonya.....	174
Chapitre neuf – L'installation : La première semaine de Sonya	178
Chapitre dix – Journée d'évaluation	181
Chapitre onze – Le jeu et la curiosité	185
Chapitre douze – L'arrivée d'un nouveau bébé	189
Chapitre treize – Créer des liens et passer la nuit ensemble	192
Chapitre quatorze – Régression observée.....	195
Chapitre quinze – La visite de maman.....	198
Chapitre seize – Jeux partagés et soirée pyjama.....	201
Chapitre dix-sept – Régression complète et réévaluation	204
Chapitre dix-huit – Une régression plus profonde et une journée au parc.....	207
Chapitre dix-neuf – Les repas de nuit et les visites	

Retour à l'enfance Vol. 2

familiales	211
Chapitre vingt – Ensemble à six mois	214
Chapitre vingt et un – S'installer pour six mois	217
Chapitre vingt-deux – Une famille dans la chambre d'enfant.....	221
Chapitre vingt-trois – Un foyer pour deux	224
Chapitre vingt-quatre – Le retour à la maison	227
Chapitre vingt-cinq – La vie en crèche	230
Chapitre vingt-six – Cinq ans plus tard	233
Épilogue – La communauté de la crèche	236
Aperçus de la communauté	238
De patron à petite fille	241
Chapitre un : L'enveloppe rose	243
Chapitre deux : La première nuit dans le berceau	249
Chapitre trois : Le premier matin de bébé Bella.....	253
Chapitre six : Rendez-vous de jeu public.....	257
Chapitre sept : Le premier accident en public.....	261
Chapitre huit : Le tableau d'autocollants et la fessée	264
Chapitre neuf : Puntition et dorlotement.....	268
Chapitre dix : Une rencontre fortuite.....	272
Chapitre onze : Pyjama party entre jumeaux.....	276
Chapitre douze : La visite de la fée des couches	279
Chapitre treize : L'adoucissement de Bella.....	283
Chapitre quatorze : Retour à Bébé	286
Chapitre quinze : La visite du médecin pour les petits ...	290
Chapitre seize : Le berceau à bascule.....	294

Retour à l'enfance Vol. 2

Chapitre dix-sept : La cérémonie de baptême.....	298
Chapitre dix-huit : Renaissance.....	301
Devenir une petite fille	305
Résumé:	306
Chapitre 1	307
Chapitre 2	315
Chapitre 3	321
Chapitre 4	325
Chapitre 5	330
Chapitre 6	348
Chapitre 7	357
Chapitre 8	361
Chapitre 9	365
Chapitre 10.....	369
Chapitre 11.....	372
Chapitre 12.....	374
Chapitre 13.....	376
Chapitre 14.....	380
Chapitre 15.....	394
Chapitre 16.....	398
Chapitre 17.....	404
Chapitre 18.....	413
Chapitre 19.....	436
Chapitre 20.....	442
Chapitre 21.....	448
Chapitre 22.....	453



La chambre d'Anne vide

par
Rosalie Bent

Chapitre 1 : Le banc

Le parc était à son apogée tôt le matin, avant l'arrivée des joggeurs, écouteurs aux oreilles et airs concentrés, avant que les promeneurs de chiens n'arrivent en groupes bavards. Anne le préférait lorsqu'il était presque désert, avec seulement la lumière rasante qui filtrait sur le lac, les canards qui se déplaçaient tranquillement le long des berges et les saules qui trempaient leurs branches dans les eaux peu profondes comme pour en tester la température.

Elle venait tous les matins à sept heures et demie. C'était une habitude depuis onze ans, depuis l'année où elle avait eu trente-neuf ans et compris, avec une lucidité qui s'était installée en elle non pas comme un coup de massue, mais comme une marée lente et patiente, que certaines choses ne se réaliseraient pas pour elle. Un mari. Une famille au sens traditionnel du terme. Elle avait fait la paix avec cela, ou plutôt, elle avait fait quelque chose de plus sincère que la paix : une reconnaissance. Elle avait regardé sa vie en face et avait dit : « *Oui, c'est ainsi.* » Puis elle était allée au parc, s'était assise sur un banc et avait regardé les canards, et elle était revenue le lendemain matin pour recommencer.

Le banc lui appartenait par habitude, sinon de droit. Le troisième, le long du chemin est, légèrement en retrait du bord de l'eau, offrait une vue dégagée sur la partie la plus large du lac, là où la lumière se concentrait le matin. Elle s'y était assise par tous les temps. Elle connaissait le son précis qu'il produisait lorsqu'elle s'y installait en hiver, lorsque le bois se contractait sous l'effet du froid, et la chaleur du repose-bras en fer sous sa main en juillet, si elle arrivait un peu plus tard que d'habitude.

Elle s'assit alors, posa son petit thermos sur le banc à côté d'elle et croisa les mains sur ses genoux.

Daniel aurait eu quarante-six ans cette année.

La chambre d'Anne vide

L'idée lui vint comme toujours, discrètement, sans prévenir, à la manière des choses familières. Ce n'était plus une blessure. Plutôt une cicatrice qu'elle effleurait parfois pour se rappeler sa présence, sa réalité, qu'il *avait* été réel.

Il avait été son petit frère. Son vrai bébé, comme seuls dix ans d'écart entre deux enfants pouvaient le permettre. À la naissance de Daniel, Anne était assez grande pour comprendre ce que signifiait aimer un être si petit, si vulnérable et si dépendant, et assez jeune pour le ressentir de tout son corps. C'était une tendresse farouche et simple, pour laquelle elle n'avait jamais vraiment trouvé les mots, même maintenant. Elle l'avait tenu dans ses bras à l'hôpital. Elle se souvenait de son poids, de son incroyable chaleur, de son visage d'abord crispé et furieux, puis, lorsqu'elle avait commencé à lui parler à voix basse, de son expression qui s'était lentement, peu à peu, détendue.

Il avait toujours été de santé fragile. Pas de façon dramatique, pas au point de passer des heures dans les couloirs des hôpitaux ou d'appeler en urgence, du moins pas pendant ses premières années, mais d'une santé chronique, d'une fragilité constitutionnelle. Il attrapait tout. Il avait des fièvres qui duraient des jours. Il avait un problème rénal que les médecins avaient surveillé avec une attention prudente et une certaine distance pendant la majeure partie de son enfance. Résultat : il avait porté des couches bien après l'âge où les autres enfants n'en portaient plus. Des couches épaisses en tissu, agrafées sur les côtés, qui formaient un volume indéfinissable sous son pantalon. Anne n'y avait pas prêté attention. Elle n'y avait même pas prêté attention. C'était tout simplement Daniel, cela faisait partie de lui, comme ses fins cheveux blonds et son rire si particulier.

Il lui était arrivé de l'aider à le changer. Sa mère le lui avait montré sans que cela paraisse étrange, car ce n'était pas étrange : Daniel en avait besoin, et Anne était là, prête à le faire. Elle se souvenait du rituel avec une précision qui l'étonnait encore. Elle se

La chambre d'Anne vide

rappelait le plastique frais du matelas à langer, les épingles à nourrice soigneusement rangées, le talc, la couche propre pliée et le regard de Daniel, empli d'une confiance absolue, pendant qu'elle s'occupait de lui. Il n'en avait jamais été gêné. À sa connaissance, il n'en avait jamais été mécontent. C'était tout simplement sa façon d'être.

Il me laisserait faire, pensa-t-elle en observant un canard colvert traverser l'eau avec dignité. *Il me faisait une confiance absolue.*

Il était mort à vingt ans d'une infection que son corps n'avait pu combattre. Ce fut rapide, finalement, et elle supposa qu'elle en était reconnaissante, même si la gratitude lui avait pris des années à naître. Elle avait alors trente ans, venait d'obtenir son diplôme de bibliothécaire et vivait dans un appartement à vingt minutes de chez ses parents. Pendant trois jours, elle était restée assise à son chevet, lui tenant la main et lui parlant du parc, des canards, de tout et de rien, puis il était parti.

Le chagrin avait été immense, et il lui avait fallu beaucoup de temps pour le surmonter. Mais sous cette douleur, au fil des années, elle avait découvert autre chose... un désir. Un désir précis, bien défini, qu'elle ne pouvait expliquer pleinement, même à elle-même. Elle avait voulu un bébé. Elle le savait. Mais en creusant un peu plus, en restant silencieuse face à ce désir et en essayant d'en comprendre la nature exacte, elle s'était aperçue que ce qu'elle voulait n'était pas tout à fait ce que les autres femmes semblaient désirer. Non pas un nouveau-né sans défense qu'elle accompagnerait pendant des années vers l'autonomie, puis qu'elle verrait quitter. Ce qu'elle voulait était quelque chose qui résistait à toute description simple, un bébé qui soit aussi, d'une certaine manière, présent, conscient, une personne à part entière. Son esprit s'évadait avant même d'avoir pu le formuler pleinement, comme si son imagination hésitait quant à sa destination.

La chambre d'Anne vide

Elle le comprenait mieux maintenant qu'alors. Elle était plus âgée et avait suffisamment vécu avec ce désir pour en connaître les contours. Mais elle n'aurait toujours pas pu l'expliquer à qui que ce soit, et elle avait depuis longtemps renoncé à essayer, même dans l'intimité de ses pensées.

Un petit garçon, pensa-t-elle simplement, lorsqu'elle se permit de le penser. *Mon petit garçon*.

Après le départ de Daniel, elle avait aménagé la chambre du bébé. Pas immédiatement. Il lui avait fallu des années pour acheter la maison, et encore plusieurs années avant de se décider à suivre son instinct. Mais une fois lancée, elle avait procédé avec méthode et sans précipitation, comme toujours pour tout ce qui lui tenait à cœur. Elle avait mis à disposition la plus grande chambre d'amis. Elle avait mesuré, peint, commandé et assemblé, prenant chaque décision avec soin, vivant avec chaque élément avant de s'y engager. Le grand berceau était arrivé en troisième position, après la table à langer et l'armoire. Elle avait passé trois semaines à choisir le berceau. La pièce était maintenant d'un jaune pâle, chaude le matin, avec une frise de détails peints à la main qu'elle avait réalisée elle-même au cours d'un hiver paisible. Tout y était à la taille d'un adulte. Tout y était parfait.

Elle n'avait jamais parlé de cette chambre d'enfant à personne. Ses amis, peu nombreux mais triés sur le volet, ne l'avaient jamais vue. La porte restait close. Elle n'avait pas caché son existence, mais n'avait donné aucune explication, et ceux qui la connaissaient bien savaient qu'il ne fallait pas insister.

La chambre d'enfant était prête depuis longtemps. Elle le savait avec une certitude tranquille et sereine. Elle attendait. Elle avait toujours cru, d'une manière qu'elle n'aurait pu expliquer à personne, que la personne qu'elle attendait viendrait.

Elle ne savait tout simplement pas quand ni comment.

Un jeune couple apparut au loin, la femme poussant une poussette et l'homme marchant à ses côtés, les mains dans les

La chambre d'Anne vide

poches. Ils discutaient sans se regarder, dans une semi-attention décontractée, propre à des personnes parfaitement à l'aise ensemble. Anne les regarda s'approcher. Dans la poussette, un petit garçon, assis contre ses coussins, tenait un jouet dans sa main et contemplait le monde avec cette expression souveraine et sérieuse propre aux très jeunes enfants. Il avait peut-être huit mois. Il portait une veste bleu clair et ses cheveux étaient fins et blonds.

Anne le regarda jusqu'à ce qu'ils disparaissent de sa vue au détour du chemin.

Elle versa du thé de son thermos dans la petite tasse, la tint à deux mains et laissa la chaleur se diffuser.

Demain, pensa-t-elle, comme elle l'avait toujours pensé. *Reviens demain*.

Elle but son thé en regardant les canards sur l'eau, la lumière du matin s'intensifia sur le lac, le parc se remplit lentement et silencieusement autour d'elle, et elle resta assise immobile, comme elle avait appris à le faire, et elle attendit.

Chapitre deux : Le jeune homme

Elle l'a vu un jeudi.

Elle savait que c'était un jeudi car elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude. Elle travaillait au centre communautaire le jeudi matin et s'était arrêtée à la boulangerie en chemin. Il était donc presque neuf heures lorsqu'elle atteignit le banc, et le parc était plus fréquenté qu'elle ne l'aurait souhaité, les allées déjà noires de monde. Cela l'avait légèrement contrariée, comme cela arrivait souvent lorsqu'on bouleverse sa routine, et elle s'était assise avec son sac en papier et son thermos, s'efforçant de se laisser apaiser par le lac. Elle contemplait l'eau depuis une dizaine de minutes lorsqu'elle le remarqua.

Il se trouvait sur le chemin du fond, celui qui contournait la rive nord du lac avant de rejoindre le chemin de l'est, près du vieux chêne et de la fontaine. Il marchait lentement. Ce fut la première chose qu'elle remarqua, non pas qui il était ni à quoi il ressemblait, mais sa démarche, totalement dépourvue de but. Elle reconnaissait cette marche sans but au premier coup d'œil. Elle en avait fait l'expérience elle-même, dans sa trentaine, après Daniel, ces jours où l'appartement lui paraissait trop petit et le monde extérieur trop vaste, où il n'y avait aucune raison particulière d'aller nulle part, mais une tout aussi bonne raison de ne pas rester. Elle y voyait une forme de solitude particulière, celle qu'il fallait emporter quelque part, même s'il n'y avait nulle part où l'emporter.

Il était frêle. Jeune. De cette distance, elle estima son âge à une vingtaine d'années, peut-être un peu moins, même si elle n'avait jamais été très douée pour estimer l'âge des jeunes hommes. Il portait un pantalon foncé et un sweat-shirt gris à capuche, une taille trop grande, la capuche baissée, les mains dans les poches. Sa tête était légèrement baissée, pas suffisamment pour suggérer qu'il regardait ses pieds, plutôt comme s'il portait quelque chose de lourd qui se trouvait par hasard sur sa poitrine.

La chambre d'Anne vide

Anne l'observait comme elle observait tout dans le parc, avec cette attention patiente et sans exigence qu'elle avait cultivée au fil des ans. Elle ne le fixait pas du regard. Elle était simplement présente, et il se trouvait justement dans son champ de vision.

Il changea légèrement de direction, ajustant son allure pour contourner une flaque d'eau laissée par la pluie de la nuit précédente, et ce mouvement modifia la chute de son pantalon, et Anne s'immobilisa complètement.

Elle savait ce qu'elle voyait. Elle l'avait toujours su, de cette façon qu'on a de reconnaître certaines choses non pas en les apprenant, mais en les ayant vécues si longtemps que la reconnaissance devient automatique. La façon particulière dont le tissu se tendait et se fronçait, le volume supplémentaire indéniable sous la ceinture, la légère raideur des mouvements qui en découlait, le mouvement nonchalant et fluide d'une démarche modelée autour d'un vêtement porté près du corps.

Il portait des couches.

D'après leur aspect, il s'agissait de couches en tissu, ou peut-être de couches jetables plus épaisses, du genre qui avaient une silhouette similaire. Le pantalon n'était pas particulièrement serré, mais cela ne se voyait pas non plus, du moins pas pour quelqu'un qui savait regarder. Elle doutait que quiconque sur le chemin ait remarqué quoi que ce soit.

Elle réalisa que ses mains étaient plaquées contre ses cuisses. Elle se força à respirer.

Il continuait de marcher. Il ne l'avait pas remarquée, n'avait pas jeté un coup d'œil dans sa direction, avançant simplement sur le sentier au loin avec ce même rythme nonchalant et sans hâte, et elle le regarda sans bouger jusqu'à ce qu'il atteigne le virage du chemin, passe derrière le bosquet de saules et disparaisse.

Anne resta assise un long moment, fixant l'endroit où il se tenait auparavant.

La chambre d'Anne vide

Ce qui l'avait envahie n'était pas simple. Elle comprit, au plus profond d'elle-même, que ce qu'elle avait ressenti – le souffle coupé, la pression derrière le sternum, et l'immobilité soudaine et absolue – n'était pas simplement la reconnaissance qu'elle avait espérée pendant vingt ans d'attente secrète. C'était quelque chose de plus ancien et de plus précis. Quelque chose qui l'avait traversée, par-delà la chambre d'enfant aux murs jaune pâle et au berceau patient, par-delà les longues années de désir, par-delà le désir lui-même, jusqu'à un lieu bien plus lointain.

Daniel.

Non, pas rationnellement. Elle n'était pas une femme rêveuse, et elle savait pertinemment que le jeune homme qui se promenait dans le parc n'était pas son frère défunt. Mais l'esprit n'est pas toujours rationnel, et le chagrin ne l'est jamais, et ce qu'elle avait ressenti en observant cette silhouette frêle emprunter tranquillement le chemin du nord portait en elle le poids de Daniel, aussi sûrement que si elle avait entendu son nom prononcé à voix haute.

C'était la marche, pensa-t-elle. En partie à cause de cette démarche assurée dont elle se souvenait, la façon dont Daniel se déplaçait lorsqu'il était confortablement installé dans son fauteuil rembourré, sans la moindre gêne, simplement au gré des mouvements de son corps, occupant l'espace nécessaire. Elle avait adoré cela chez lui, le fait qu'il n'ait jamais eu honte, du moins à la maison, de ses besoins. Il était simplement lui-même, sans s'excuser, persuadé que les gens autour de lui l'aimeraient tel qu'il était. Et ils l'avaient aimé. Elle aussi.

Et c'était en partie une question d'âge. Elle en était consciente. Elle n'était pas naïve quant à ses propres pensées. Elle avait passé suffisamment de temps assise sur ce banc à méditer sur ses sentiments pour les connaître avec une certaine précision. Il avait vingt ans environ, l'âge auquel Daniel était mort, l'âge qu'il avait toujours eu dans son esprit, un âge qui restait immuable tandis

La chambre d'Anne vide

qu'elle vieillissait autour de lui année après année, si bien qu'à présent, elle avait trente ans de plus que le frère qu'elle voyait encore comme un jeune homme de vingt ans, et cet écart avait quelque chose de presque abstrait. La douleur s'était atténuée, remplacée par une sorte de tendresse permanente, patinée par le temps.

Ce jeune homme avait vingt ans. Il marchait d'une certaine manière. Il était seul, à cet endroit précis.

Elle n'allait pas y accorder d'importance. Elle avait cinquante ans, était une femme sensée et avait connu suffisamment de déceptions dans sa vie pour savoir qu'il ne fallait pas la construire sur la simple vision d'un inconnu traversant un parc.

Mais elle est revenue le lendemain matin.

Bien sûr, elle est revenue le lendemain matin.

À sept heures quinze, elle était assise sur le banc, son thermos à la main. Le parc était presque désert, la lumière hésitant encore sur son cours. Elle contemplait le lac et se répétait qu'elle faisait simplement sa promenade matinale, comme tous les matins depuis onze ans, et que quoi qu'il arrive, cela n'avait aucune importance.

Il était là à huit heures et demie.

Il emprunta le même chemin, les mêmes mains dans la poche avant de son sweat-shirt, d'une couleur différente aujourd'hui, bleu marine foncé. Il avait toujours la tête baissée et cette même impression de ne pas aller nulle part en particulier. Elle l'observa de loin, faisant lentement le tour du sentier nord, sans se permettre de le regarder directement jusqu'à ce qu'il soit plus près. Puis, lorsqu'il fut plus près, elle se permit de le regarder.

Il était... elle chercha le mot juste et le trouva... *doux*. C'est ce qu'elle vit en s'approchant. Un visage doux, pas encore tout à fait celui d'un homme, conservant une dernière trace de douceur adolescente autour de la mâchoire et des yeux baissés. Ses cheveux châtain clair, un peu trop longs, bouclaient à la nuque. Il était maigre, d'une maigreur qui l'inquiétait légèrement; pas malade, pas

La chambre d'Anne vide

alarmante, mais la maigreur de quelqu'un qui ne mange pas régulièrement ou suffisamment bien, celle qu'elle reconnaissait pour l'avoir connue pendant des années avec les étudiants de la bibliothèque qui arrivaient avant midi et ne partaient que rarement pour déjeuner.

Les couches étaient plus visibles aujourd'hui. Il portait un pantalon plus clair, et il avait peut-être enfilé ces vêtements sans y penser, ou sans s'en soucier, et la silhouette était claire et sans équivoque, du moins pour elle. Il avait la même démarche. Cette même absence de gêne qu'elle interprétait non pas comme de l'audace, mais simplement comme une sorte d'épuisement, celui d'un jeune homme qui n'avait plus l'énergie de soigner son apparence et qui avait laissé tomber certaines choses.

Elle sentit alors Daniel en lui avec une force presque insoutenable, car il ne s'agissait pas seulement des couches, ni des soins dont il avait eu besoin. C'était cela. Précisément cette qualité. La douceur. Ce regard légèrement décalé que Daniel arborait, comme si le monde avait été conçu pour une personne un peu différente et qu'il faisait de son mieux pour s'y adapter avec grâce. Elle avait toujours voulu le protéger des aspects les plus difficiles de la vie, s'étant toujours tenue, lorsqu'ils étaient ensemble, légèrement en retrait, se plaçant entre lui et toute difficulté potentielle.

Elle regarda ce jeune homme qui avançait lentement sur le sentier au loin et ressentit la même inclinaison dans son corps, cette même position instinctive, la façon dont on se tourne vers quelque chose qu'on a l'intention de protéger.

« Non », se dit-elle. « *Tu ne le connais pas. Tu ne sais rien de lui.* »

Tout cela était vrai.

Elle se versa son thé, le tint dans sa main et le regarda terminer son lent tour et disparaître de sa vue. Elle resta assise avec ce qu'elle ressentait et essaya de l'examiner clairement, comme elle examinait toujours les choses qui lui étaient chères, en les tournant

La chambre d'Anne vide

à la lumière, en les regardant sous tous les angles, sans prétendre que c'était autre chose que ce que c'était.

Elle avait cinquante ans. Elle avait aménagé une chambre d'enfant, entièrement équipée, qui était restée vide pendant dix ans. Elle avait perdu un frère à trente ans, à l'âge de vingt ans, et ce jeune homme avait vingt ans. Elle l'observait depuis deux matins et, chaque fois, elle ressentait quelque chose d'ancien, de profond et de précis la traverser : non seulement le désir qui l'avait accompagnée toute sa vie d'adulte, mais Daniel lui-même, d'une certaine manière. Pas son fantôme. Pas le chagrin. Juste sa nature, sa douceur, son besoin, la façon dont elle l'avait aimé, non pas malgré ses exigences, mais en grande partie *grâce* à elles.

Elle repensa à la chambre d'enfant, comme elle le faisait souvent à cet endroit. Au berceau. Aux murs jaune pâle. Aux couches pliées et empilées.

Elle pensa : *« Je ne connais pas son nom. Je ne connais pas sa situation. Je ne sais rien de lui, si ce n'est ce que j'ai aperçu à cinquante mètres de distance, deux matins de suite. »*

Puis elle a pris sa décision. *Je reviendrai demain.*

Elle a revissé le couvercle sur son thermos.

Sur le lac, les canards vaquaient à leurs occupations habituelles, le murmure de leurs conversations portant sur l'eau, paisible et sans hâte.

Anne resta assise jusqu'à ce que le parc soit plein autour d'elle, puis elle rentra chez elle à pied, d'un pas régulier et sans hâte, et elle ne se permit plus d'y penser de toute la journée.

Surtout.

Chapitre trois : Bonjour

Elle lui a donné une semaine.

C'était délibéré. Elle ne comptait pas devenir une femme qui réorganise sa vie autour d'un inconnu dans un parc, arrivé plus tôt, reparti plus tard et se plaçant de manière à être le plus visible possible. Elle arriva à son heure habituelle, s'assit sur son banc habituel, et s'il apparaissait, tant mieux, sinon tant pis. Elle but son thé, observa les canards et rentra chez elle. C'est ce qu'elle se répétait, et c'était presque entièrement vrai, si ce n'est qu'elle était consciente du sentier du nord dès l'instant où elle s'assit, d'une manière inédite : une légère vigilance périphérique qu'elle ne parvenait pas à éteindre complètement, comme une lampe restée allumée dans une autre pièce.

Il venait tous les jours.

Elle l'observait attentivement, sans s'attarder sur les détails, comme elle le faisait pour tout ce qui lui était cher. Il était toujours seul. Il venait toujours de la même direction, ce qui laissait supposer qu'il habitait au nord du parc, peut-être dans les rues résidentielles plus tranquilles, parmi les maisons anciennes. Il faisait toujours le même chemin : allée nord, allée est, une pause plus ou moins longue près de la fontaine, puis retour par le même chemin. Il n'avait jamais de téléphone en main, ce qui l'étonnait pour quelqu'un de son âge. Il ne s'arrêtait jamais pour parler à qui que ce soit. Une ou deux fois, elle le vit s'arrêter et regarder les canards avec une expression qu'elle ne pouvait déchiffrer de loin, mais qui semblait attentive, comme présente, d'une manière qu'il n'avait pas lorsqu'il marchait.

Le huitième matin, un mardi, frais et gris, le lac aussi lisse qu'une feuille de papier, elle était assise avec son thermos lorsqu'il emprunta le chemin de l'est plutôt que celui du nord. Ce léger changement le rapprocha considérablement de son banc. Elle ne savait pas s'il avait dévié volontairement ou par inadvertance. Elle penchait pour la seconde option. Il semblait être quelqu'un pour qui

La chambre d'Anne vide

la plupart des choses se déroulaient sans qu'on y pense. Il passa à trois mètres du banc. Elle attendit qu'il soit presque à sa hauteur avant de parler.

« Les grises me semblent toujours plus raisonnables », a-t-elle dit.

Il s'arrêta, la regarda, puis le lac, puis de nouveau elle, réfléchissant à sa remarque. Sur l'eau, les canards vaquaient à leurs occupations habituelles : les colverts, vifs et assurés, les poules grises, se déplaçant silencieusement autour d'eux.

« Les femmes », dit-elle d'un ton aimable, sans insister. « Elles se débrouillent. »

Un silence. Il la regardait d'un air prudent et scrutateur, un regard qu'elle reconnut comme celui de quelqu'un qui avait appris à se méfier des avances inattendues d'inconnus. Il n'était pas vraiment méfiant, juste mesuré. Il prenait son temps.

« Oui », dit-il alors. Sa voix était calme et légèrement plus basse qu'elle ne l'avait imaginé. « Les drakes... se contentent de flotter, l'air important. »

« Exactement », dit Anne en souriant, puis elle regarda de nouveau l'eau.

Elle ne dit rien de plus. C'était important. Elle avait suffisamment d'expérience avec les personnes hésitantes pour savoir que la pire chose à faire était de s'imposer, de combler l'espace qu'elle venait de créer avec davantage de mots, de questions, et de prendre sa place. Elle resta simplement assise avec son thermos, observant les canards, savourant le silence et attendant de voir ce qu'il ferait.

Après un moment, il s'est assis à l'autre bout du banc.

Il n'était pas près d'elle. Il maintenait une distance suffisante entre eux, une distance appropriée et délibérée. Il mit les mains dans les poches de son sweat-shirt et regarda l'eau. Anne ne le regarda pas. Ils restèrent assis en silence pendant peut-être deux minutes, le

La chambre d'Anne vide

temps qu'ils comprennent que ce silence convenait, qu'il ne les gênait pas.

« Ils reviennent chaque année », dit-il alors. « Les mêmes, je crois. Ou peut-être pas les mêmes. Peut-être juste des canards. »

« Je crois que certaines sont les mêmes », dit Anne. « Il y a une femme avec un billet abîmé. Elle est là depuis au moins cinq ans. Je la reconnaîtrais entre mille. »

Il y réfléchit. « C'est long à observer des canards. »

« Je viens ici depuis onze ans. » Elle versa un peu de thé dans la tasse et la tint à deux mains. « Le même banc. Les mêmes canards. Plus ou moins. »

« Je viens ici depuis environ deux mois », dit-il. Puis, comme s'il jugeait cela nécessaire, il ajouta : « Mes parents m'emmenaient ici quand j'étais petit. » Il marqua une pause. « J'imagine que j'y suis simplement revenu. »

Anne acquiesça, sans y accorder plus d'importance. « C'est un bon endroit où revenir », dit-elle simplement.

Il n'a rien dit ensuite. Mais il est resté encore dix minutes avant de se lever et de dire au revoir, un vrai au revoir, pas juste un signe de tête, a-t-elle remarqué, puis il est reparti par où il était venu.

Anne se resservit du thé et resta assise longtemps après son départ, la chaleur de la tasse lui caressant les paumes, observant la poule grise traverser l'eau d'un pas pragmatique.

Il apprit plus tard que son nom était le moindre de ce qu'elle lui avait donné.

Tom rentra chez lui par le chemin le plus long, comme à son habitude, longeant la lisière nord du parc avant de traverser les rues résidentielles pour rejoindre sa maison. Cette maison avait appartenu à ses parents et était désormais, en théorie, la sienne, même s'il ne s'y était pas encore senti vraiment chez lui. Il avait toujours l'impression d'être chez eux, avec lui à l'intérieur, un invité qui n'avait pas encore bien compris combien de temps il resterait.

La chambre d'Anne vide

Il pensait à la femme assise sur le banc. Il l'observait attentivement, comme il le faisait pour la plupart des choses, repassant sur ce bref échange et cherchant ce qui l'avait rendu différent des conversations gênantes habituelles avec des inconnus. Elle avait été... discrète. C'était la première chose qui l'avait frappé. Elle avait évoqué les canards, puis elle n'en avait plus parlé, sans insister comme la plupart des gens, sans poser de questions ni monopoliser la conversation. Elle était simplement restée assise là, le laissant profiter de ce moment sans que cela ne devienne un problème.

Il n'aimait pas que les gens transforment les choses en objets. Il le savait. Il l'avait su presque toujours, comme on sait certaines choses qui ont toujours été vraies, avant même d'avoir conscience de soi. Ses parents le savaient aussi et avaient été délicats avec lui, le protégeant lors des réunions de famille et expliquant discrètement aux autres adultes que Tom avait du mal avec les grands groupes, qu'il prenait son temps et qu'il n'était pas impoli. Il était juste... lui-même. Il était juste Tom.

Sa mère l'avait si bien dit, un jour, alors qu'il avait environ huit ans et qu'il était contrarié par une fête d'anniversaire qui s'était mal passée : trop bruyante, trop chargée, et pas assez de ce qu'il fallait. Elle s'était assise avec lui sur son lit et lui avait dit : *« Tom, tu es simplement plus introverti que les autres. Ce n'est pas un défaut. Tu as juste des besoins différents. »*

Il l'avait compris, même à huit ans. Il était plus introverti. Ses besoins étaient différents de ceux des autres enfants.

Il avait toujours eu des besoins différents et n'avait été vraiment compris que par ses parents. Or, il les avait perdus tous deux à six mois d'intervalle : son père, victime d'un AVC, puis sa mère, emportée par un chagrin qui avait aggravé un cœur déjà fragilisé, comme si elle n'avait plus la force de continuer sans lui. Tom avait alors dix-huit ans. Il en avait vingt à présent, et en deux ans, la distance qui le séparait du monde adulte n'avait fait que

La chambre d'Anne vide

s'accroître, d'une manière qui ne l'inquiétait pas vraiment, même s'il savait, au fond de lui, qu'il aurait sans doute dû.

Les couches avaient été utiles. Il y pensait sans gêne, comme il y pensait depuis l'adolescence, depuis qu'il avait atteint l'âge où la compréhension était possible. Ses parents le savaient. Sa mère, plus que quiconque, le savait et ne l'avait jamais considéré comme un problème à résoudre, mais simplement comme une facette de sa personnalité à laquelle il fallait s'adapter, au même titre que sa difficulté à s'intégrer en groupe et son besoin de calme. Elle l'avait aidé, quand il en avait eu besoin et qu'il le lui avait demandé, avec une simplicité qui, pensait-il maintenant, avait été la plus grande marque de bienveillance de sa vie. Juste sa mère, agissant ainsi, parce que c'était nécessaire et qu'elle était là, et l'amour s'exprimait autant par des gestes concrets que par toute autre forme d'expression.

Depuis sa mort, il s'était débrouillé seul. Il s'en sortait plutôt bien. Mais il y avait des jours où la solitude liée à cette situation était un défi en soi, distinct et supplémentaire à tous les autres, et ces jours-là, il venait se promener au parc, car le parc avait été l'endroit où tous les trois avaient vécu simplement et sans difficulté, lui entre ses parents sur le chemin longeant le lac, et c'était ce qui lui permettait de s'en rapprocher le plus.

La femme assise sur le banc n'était ni jeune ni vieille. Cinquante ans, peut-être, à peine quelques années de moins que sa mère. Elle dégageait une sérénité et une tranquillité qu'il avait perçues de l'autre côté du banc, l'impression d'une personne parfaitement à l'aise en sa propre compagnie, sans encombrer l'espace inutilement. Son visage était d'une douceur réconfortante, non pas la douceur feinte de quelqu'un qui s'efforce, mais simplement un visage façonné par de longs élans de tendresse au fil des années. Il l'avait observée attentivement lorsqu'elle avait parlé, car il observait toujours attentivement, et ce qu'il avait vu ne lui avait pas donné envie de partir.

La chambre d'Anne vide

Elle lui rappelait sa mère, de façon indirecte et superficielle. Non pas physiquement. Mais plutôt par sa manière d'occuper l'espace juste ce qu'il fallait, sans plus, de rendre l'air autour d'elle si léger. Depuis le décès de sa mère, il ne s'était plus assis sur un banc à côté de personne, et il était resté dix minutes sans vraiment le décider, ce qui lui avait fait comprendre qu'en lui, quelque chose avait reconnu *quelque chose*.

Il s'engagea dans la rue bordée de vieilles maisons, se dirigea vers la sienne et entra. Le couloir était calme et frais. Il y resta un instant, comme souvent, prenant le temps d'appréhender un lieu avant d'y pénétrer.

Puis il monta à l'étage, se changea, mit dans sa bouche la tétine qui se trouvait sur sa table de chevet, s'allongea sur le lit dans la lumière grise de l'après-midi et pensa sans un mot au banc, aux canards et à la femme qui avait connu les poules grises, et sentit, pour la première fois depuis longtemps, que demain était un jour dont il pouvait entrevoir les contours.

En bas, la maison s'animait d'un cliquetis apaisant. Il tétait lentement sa tétine, et l'après-midi filtrait à travers les rideaux en fins rayons de lumière. Il ne dormait pas, mais s'en approchait, ce qui parfois lui suffisait.

Il pensa : « *J'y retournerai demain.* »

Il pensa : « *Peut-être qu'elle sera là.* »

Il ne pensa plus à rien pendant un certain temps, ce qui était en soi un soulagement.

Chapitre quatre : Quelques mots de plus

La semaine qui suivit revêtit une atmosphère particulière qu'Anne reconnut et qu'elle prit soin de ne pas perturber. C'était la qualité de quelque chose de nouveau et de fragile, qui prenait forme. Il ne fallait ni la brusquer ni la manipuler, mais simplement la laisser faire. Elle vint s'asseoir sur le banc à son heure habituelle, il vint au sien, et ils s'assirent ensemble avec cette simplicité et cette spontanéité qu'ils avaient instaurées, et parlèrent comme on parle lorsqu'on apprend encore à se connaître.

Elle apprenait les choses progressivement, à sa manière.

Il vivait seul. L'information est apparue le lendemain matin, au sujet du temps. Elle avait mentionné le froid qui arrivait, qu'elle avait entendu dire qu'il pourrait geler d'ici la fin de la semaine, et il avait répondu qu'il devait vérifier si la chaudière allait bien fonctionner, car elle était vieille et parfois capricieuse. Il avait parlé *de la chaudière* et *de la maison* d'une manière qui laissait entendre que c'était entièrement sa responsabilité, sans que personne d'autre ne partage ni les contraintes ni les inquiétudes. Elle n'a posé aucune question. Elle s'est contentée de prendre note et de mettre la remarque de côté.

Il n'avait pas d'emploi, ou du moins pas d'emploi stable. Elle le comprit peu à peu, car il était toujours au parc à la même heure, quel que soit le jour, et grâce à une allusion à des petits boulots occasionnels qu'il faisait pour un voisin – du débroussaillage, supposa-t-elle, ou quelque chose d'aussi informel. Cela ne semblait pas le déranger, du moins en apparence. Il avait l'allure de quelqu'un qui avait réduit ses besoins à l'essentiel et qui vivait paisiblement avec.

Il n'avait pas d'amis, pas de colocataires, pas de collègues, aucune relation sociale. Lorsqu'elle lui parla du centre

La chambre d'Anne vide

communautaire, l'évoquant avec désinvolture, non pas comme une suggestion, mais simplement comme un fragment de sa vie, il l'écouta avec un intérêt sincère. Il demanda quelles activités s'y déroulaient, puis se tut. Elle comprit que ce n'était pas du désintérêt, mais sa façon d'assimiler les informations : intérieurement, lentement, à son propre rythme. Elle n'insista pas. Elle lui dit que le centre organisait un déjeuner le jeudi, plutôt bon, et n'en dit pas plus.

Le quatrième matin, il pleuvait. Elle s'attendait à ce qu'il ne vienne pas, mais il vint tout de même, plus tard que d'habitude, un peu trempé, la capuche de son sweat-shirt relevée et le visage baissé pour se protéger des intempéries. Elle avait son parapluie et l'inclina légèrement sans un mot. Il s'assit dessous, tout naturellement, comme s'ils avaient convenu depuis longtemps que ce serait ainsi. Ils regardèrent ensemble la pluie tomber sur le lac. Il fit remarquer que les canards n'avaient pas l'air de s'en soucier. Elle répondit que les canards, dans l'ensemble, s'étaient habitués à l'eau sous toutes ses formes. Il avait ri, d'un rire bref et surpris, comme s'il ne s'y attendait pas vraiment, et ce rire avait provoqué en elle une sensation à la fois douce et complexe qu'elle avait discrètement enfouie dans son cœur.

Elle apprenait à mieux le connaître. Elle comprenait que sa douceur était profonde et sincère. C'était sa véritable nature. Il était patient avec les petites choses. Il avait remarqué une poule d'eau qui peinait à manger un morceau de pain trop gros pour elle et l'avait observée pendant plusieurs minutes avec une attention calme et posée, jusqu'à ce que l'oiseau y parvienne. Il parlait avec soin, choisissant ses mots avec une légère hésitation qui n'était pas de l'incertitude, mais de la rigueur. Il pensait ce qu'il disait et prenait le temps de s'assurer de sa sincérité. Il ne parlait pas facilement de lui, mais lorsqu'il le faisait, c'était sans prétention ni stratégie. Il disait simplement la vérité, brièvement et clairement, puis s'arrêtait.

Il lui rappelait, pensa-t-elle au cinquième matin, personne autant que Daniel. Puis elle se reprit et considéra cette pensée avec